

« Le moment opportun, je reviendrai »

Il ne se passe pas un jour sans que le Liban fasse la (triste) une de l'actualité. Dernier événement en date, l'assassinat d'Antoine Ghannem, un député anti-Syrien, jeudi, à Beyrouth. Régina Sneifer, écrivaine libanaise et ancienne membre d'une milice chrétienne, veut lutter contre cette situation et cette image d'un pays en guerre. Vendredi soir, elle était à Bourges à l'invitation du Mouvement pour la paix. Elle est venue raconter son histoire lors d'une conférence. Rencontre avec une femme blessée, mais loin d'être résignée.

La guerre du Liban a débuté alors que vous n'étiez qu'une adolescente...

■ J'avais treize ans. Le Liban a basculé dans la guerre le 13 avril 1975. Ça a duré quinze ans. En 1990, un accord a été trouvé mais la page a été tournée trop vite.

Vous avez dû quitter votre pays...

■ J'ai quitté le Liban en 1987. Quand on vit la guerre, on a envie que les bruits et les dégâts s'arrêtent. On veut vivre normalement. Les blessures sont tellement importantes. Il faut donc faire un travail de guérison. C'est une démarche à la fois individuelle et collective.

Comment se passe cette convalescence ?

■ Au Liban, on essaie de guérir mais on le fait en oc-



RÉCIT. Dans son dernier ouvrage, Régina Sneifer raconte son parcours qui l'a menée des armes à l'écriture.

cultant ce qui s'est passé. Je suis revenue en 1994. C'est douloureux, on a envie d'oublier mais cela conduit à l'excès. Le vide, l'absence de pensée. Les médias, les pouvoirs politiques... On veut que les gens ne pensent pas.

« On vit dans une société superficielle »

Souvent on appelle le Liban, « la petite Suisse d'Orient ». C'est une image dure....

■ On vit dans une société su-

perficielle qui ne veut pas réfléchir. J'ai peur de cette pensée manipulatrice. Les pouvoirs politiques n'ont rien fait pour contribuer à la compréhension. Au Liban, on a construit la pierre mais rien n'a changé dans le fond, l'éducation...

Qu'est-ce qui ne va pas au Liban ?

■ Il y a une envie de vivre, une force de vie. Mais il y a toujours des communautés (dix-huit en tout au Liban) qui se juxtaposent mais ne se complètent pas. Il y a une méconnaissance de l'autre qui facilite la peur, la diabolisation dès qu'il y a un problème.

Vous avez participé activement à la guerre au Liban ?

■ J'ai participé à cette guerre. J'ai été entraînée pour utiliser les armes mais je suis restée dans la propagande. Je suis courageuse dans le verbe mais pas dans le combat. Je pensais que je défendais mon Liban, mais j'ai vu les limites de cette logique quand on a

touché à ma communauté. J'ai rejeté cette guerre et je suis partie.

« Vivre ensemble »

Mais aujourd'hui vous êtes revenue.

■ Je sens que je me suis réconciliée avec le Liban mais j'ai une crainte de retomber dans la guerre. J'ai peur que la nouvelle génération soit sacrifiée. Les armes ce n'est pas la solution. Nous avons un « vivre ensemble » qui mérite d'être défendu. Le moment opportun, je reviendrai.

Quel rôle voulez-vous jouer pour votre pays ?

■ J'ai des choses à dire. C'est un devoir. C'est ma dignité de parler à cette jeunesse. Le Liban est un pays où un ennemi en cache un autre. Il n'y a pas que la Syrie. La Syrie doit reconnaître le Liban. ■

BARTHÉLÉMY SANSON

► **A savoir.** Régina Sneifer, « J'ai déposé les armes, une femme dans la guerre du Liban. » Les éditions de l'atelier, 204 pages.

« Je pensais que je défendais mon Liban, mais j'ai vu les limites de cette logique quand on a touché à ma communauté »



COMBAT. Régina Sneifer a décidé de lutter avec l'arme des mots.